

Peu de mois après, Dupleix entra en guerre avec le subahdar du Deccan, Nazir-Iung : il fomentait dans le camp de ce prince une conspiration militaire ; et, à un jour donné, le monarque indien, entouré de 60,000 hommes, tombait sans coup férir devant un détachement de huit cents soldats français.

Murzapha-Iung, l'allié de Dupleix, gagnait, dans cette journée, trente-cinq millions de sujets. Sa reconnaissance n'eut pas de bornes. Oubliant la réserve orientale, il s'élança, les vêtements en désordre, vers l'hôtel de Dupleix dès que la nouvelle en fut parvenue à Pondichéry. Tous deux, soustraits par la mort de Nazir-Iung à des soucis mortels, et de poignantes inquiétudes, s'embrassèrent comme deux amis échappés au naufrage commun. Plus tard, quand les chefs de la conspiration vinrent réclamer le prix de leurs services, ils laissèrent à Dupleix le soin de décider s'il pouvait être fait droit à toutes leurs prétentions. Son autorité dominait ainsi partout. Il fut nommé gouverneur de toutes les provinces au sud de la Kristna, c'est-à-dire d'un territoire aussi considérable que celui de la France actuelle. Promu à la dignité de munsub, il commandait à sept mille cavaliers indiens, et reçut le droit singulier de placer un poisson sur ses étendards ; ce privilège l'égalait aux premiers personnages de l'empire. On ne reconnut plus de monnaie que celle de Pondichéry. Le nabob du Carnatique était placé sous le patronage et sous l'autorité de Dupleix. Sa recommandation seule réglait le degré de faveur que Murzapha-Iung accordait à ses courtisans.

Dupleix, fidèle à son plan, ne se laissait pas éblouir par ces avantages personnels, et en stipulait de plus sérieux pour la compagnie dont il était le fidèle agent. Le territoire de Pondichéry s'accrut de plusieurs districts, produisant en revenus 960,000 roupies ; celui de Karikal s'agrandit aussi ; Masulipatan nous fut cédée ; et ces conquêtes n'étaient rien auprès de celles qu'il promettait l'avenir. Un des princes du Mogol écrivait alors à Dupleix : "Le seul bruit de votre nom suffirait pour ébranler le trône impérial ;" et, malgré l'emphase orientale, il n'y avait rien de trop dans cette expression si soumise.

Les Anglais, en face d'un mal si redoutable, étaient tombés dans une sorte de stupeur. L'ascendant de Dupleix, l'activité de son ambition, la promptitude de ses succès ne leur laissent pas le courage d'engager la lutte contre lui. L'antagoniste de Chundah-Sahab, protégé par eux, se laissait aller au découragement le plus complet. Il négociait avec Dupleix la cession de son dernier territoire, et en même temps, néanmoins, il implorait des Anglais un secours suprême, en échange duquel il leur concéderait un vaste territoire aux environs de Madras. Les membres du conseil hésitaient encore. Il fallut, pour les décider, la conviction que, si Chundah-Sahab et Dupleix venaient à bout de ce dernier compétiteur, leur propre ruine devenait inévitable. Alors seulement ils osèrent commencer la guerre ; mais leurs premiers efforts se ressentirent du découragement auquel ils étaient en proie. Chundah-Sahab avançait malgré eux. Mahomet-Ali, son antagoniste, assiégé dans Trichinopoly, ne pouvait plus percevoir d'impôts, et allait se rendre faute d'argent, lorsqu'un jeune aventurier changea la face des choses.

Naguère écrivain de la compagnie, signalé par les désordres de sa conduite, n'inspirant aucune confiance depuis qu'on l'avait promu à je ne sais quel grade inférieur, cet homme se fit admettre devant le conseil de Madras, et lui soumit en peu de mots un plan de campagne fort simple, mais qui devait être, en réalité, la solution d'un immense problème. Il s'agissait de reprendre l'offensive, et, sans attendre plus

longtemps Chundah-Sahab sous les murs de Trichinopoly, d'aller l'attaquer dans Arcot, qu'il avait laissé sans défense. Cette diversion devait sauver Mahomet-Ali.

Quelques mois auparavant, ce même officier, mal traité par la compagnie, et las de la vie, avait résolu de se tuer. On raconte que plusieurs de ses camarades, entrant dans sa chambre et le trouvant plus triste qu'à l'ordinaire, essayèrent de le distraire par les bruyants éclats de leur joie ; l'un d'eux prit sur un meuble un pistolet qui s'y trouvait, et par manière de jeu, le déchargea au-dehors ; leur hôte, à ce bruit, sortant de la sombre rêverie où il était plongé se leva tout à coup en s'écriant : "Dieu veut sans doute quelque chose de moi.... Ce matin, par deux fois, j'ai lâché le chien de ce pistolet tourné contre moi.... deux fois la mort m'a été refusée."

Dans le rival providentiel qui venait de surgir en face de Dupleix, nos lecteurs ont déjà reconnu Robert Clève. Nous dirons un autre jour la lutte qui allait s'engager entre eux.

OLD NICK.

—Feuilleton du National.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 5 JUILLET, 1845.

La traduction ci-dessous d'un article publié, il y a quelques mois, dans la *Gazette de Québec*, n'est pas sans intérêt pour nos lecteurs, ayant rapport à une partie du pays bien peu connu de nous, et qui pourtant mérite l'attention du public canadien, tant par son avenir que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. L'auteur de l'écrit est un monsieur de Québec, bien connu par ses travaux littéraires et scientifiques et qui déjà a publié des recherches fort intéressantes sur l'histoire du pays et sa statistique.

(Traduit de la *Gazette de Québec* du 11 octobre 1844.)

Un Voyage au Saguenay.

On a tant parlé du Saguenay, on a tant écrit et chanté ses beautés, depuis qu'il est venu en évidence il y a quelques vingt années, et surtout depuis qu'on a commencé à y faire "Un voyage de plaisir" de Québec que je me croirais à peine justifiable de vous envoyer, pour les publier, quelques notes faites à la hâte, que j'ai pardevant moi depuis quelques temps, d'une excursion que je fis dernièrement sur ce noble fleuve, si je ne croyais pas que l'attention du public doive être éveillée et toute espèce d'encouragement et d'information donnés à ceux qui laissent leur domicile pour courir après la santé ou après l'amusement, ou comme le Dr. Syntax et votre serviteur à la recherche du pittoresque, afin qu'ils puissent se décider à explorer cette route intéressante.

Je ne vous infligerai pas un journal de cinq jours ; car je n'en ai pas tenu. Vous êtes la bonté de m'accompagner, le matin du départ à neuf heures, à bord du *LADY COLBORNE*, et vous savez qu'au lieu de partir à cette heure-là, comme on nous l'avait annoncé, nous fûmes obligés d'attendre à trois heures de l'après-midi afin de pouvoir RÉPARER LES CHAUDIÈRES ; une opération qu'à notre avis, on eût pu faire la veille avec beaucoup d'avantage. Enfin à cinq heures nous partîmes, et avant la nuit il fallut jeter l'ancre près de l'Isle d'Orléans pour de nouveau RÉPARER LES CHAUDIÈRES. Le jour suivant de bonne heure, nous étions vis-à-vis la Rivière du Loup et après deux ou trois

heures de retard là, nous gagnâmes le Saguenay et fûmes à Tadoussac à une heure. Ici nous débarquâmes pour une demi-heure. Nous avions à bord un compagnon de voyage tout à fait intelligent et agréable, sir George Simpson, gouverneur du Territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui venait faire l'inspection des postes de la Compagnie à Tadoussac et à Chicoutimi. Il est impossible pour quelqu'un qui pense, de fouler le rivage de Tadoussac sans être reporté par la pensée, à ce temps d'autrefois, quand c'était non seulement le premier port d'arrivée pour les vaisseaux venant de France à la jeune colonie du Canada, mais encore une station principale et une mission de cette autrefois célèbre et dévouée société d'hommes qui, sous le nom sacré de JÉSUS, se plongeaient également dans le fond des forêts de l'Amérique, pour convertir les Sauvages et se mêlaient aussi aux intrigues des cours européennes, pour en diriger les conseils. Je ne vous troublerai pas plus longtemps par ces réflexions, je dirai seulement qu'il est impossible de visiter des scènes où, comme à Tadoussac, ces hommes pieux, (car ceux qui vinrent en Canada étaient vraiment des hommes remplis d'une vraie pitié) ont autrefois travaillé, sans avoir beaucoup de respect, pour leur zèle religieux, et sans penser qu'il y avait parmi eux, comme on a dit de lord Bacon, "le plus grand, le plus sage et le plus méchant homme du monde."

Quelques furent leurs erreurs ou leurs fautes, ils se dévouèrent courageusement pour répandre, selon leurs interprétations et leurs connaissances, la vérité de l'évangile ; et ils furent justifiables de s'appliquer à eux-mêmes la ligne d'un poète sacré, que j'ai trouvée écrite sur la première page d'un journal manuscrit du Supérieur des jésuites à Québec, qui est maintenant devant moi.

Quæ regio in terris nostri non plena laboris !

À Tadoussac il ne demeure rien maintenant, je crois, de leur ancien établissement que les fondations de pierres de partie de bâtisses, aujourd'hui couvertes de terre ; mais le mortier, comme dans quelques anciennes bâtisses de Québec du temps des Français, passe pour être aussi solide que les pierres qu'il lie ensemble.

Désirant profiter de la marée nous continuâmes, ayant pris à bord le commis intelligent et bien informé de la Compagnie de la Baie d'Hudson stationné au poste de Tadoussac. Mais nous étions à peine dépassés le moulin de M. Price derrière le promontoire occidental de la Baie de Tadoussac, quand un VA-ET-IENT sur le pont nous dit qu'il y avait quelque chose de travers ; il fallut arrêter de nouveau pour RÉPARER LES CHAUDIÈRES. La force de la marée et l'impossibilité de jeter l'ancre, nous plaça dans quelque peu de danger, et nous fûmes obligés d'arrêter le vaisseau par des cables attachés aux rochers sur le rivage ; et pendant que la réparation quelque elle fut, se faisait, étant un peu amateur de la pêche imitant l'honnête Isaac Walton dans sa patience et non pas dans son habileté, je gagnai terre avec un autre plus expérimenté que moi dans ce genre de sport pour essayer notre chance dans les eaux du Saguenay ; mais notre chance ne fut pas meilleure que celle de cet honnête marin dont parle sir John Hawkins qui disait : "J'embarque dans cette barque lundi matin, faisant la pêche jusqu'au samedi soir, et cela durant un mois, et pendant tout ce temps ça ne mord pas une fois." Ça mordait d'une manière effrayante, avec nous, mais d'une autre façon. Jamais, dans toutes